



HAL
open science

Maria Corti à l'écoute du chant des sirènes

Brigitte Urbani

► **To cite this version:**

Brigitte Urbani. Maria Corti à l'écoute du chant des sirènes. Les femmes écrivains en Italie aux XIXe et XXe siècles, Marie-Anne Rubat du Mérac, Nov 1991, Aix-en-Provence, France. pp.259-274. hal-01659886

HAL Id: hal-01659886

<https://amu.hal.science/hal-01659886>

Submitted on 8 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Maria Corti à l'écoute du chant des sirènes

Brigitte Urbani

Maria Corti est plus connue comme Professeur à l'Université de Pavie, spécialiste de l'histoire de la langue italienne, de stylistique et de sémiologie, directrice de centres de recherches, de collections et de revues que comme romancière. Les cinq romans qu'elle a publiés à ce jour ne représentent qu'un faible volume par rapport aux onze ouvrages à caractère scientifique parus depuis 1953, auxquels viennent s'ajouter plus de deux cent cinquante articles divers. C'est dans le cadre d'un travail universitaire que j'ai été amenée récemment à lire l'ouvrage sur lequel j'insisterai le plus dans cet exposé, *Il canto delle sirene*¹. Cette lecture a été pour moi une véritable découverte, qui m'a poussée à lire d'un trait les quatre autres romans. Car Maria Corti a véritablement le don de faire communier ses lecteurs avec elle et de leur communiquer son goût du travail et de la recherche, ainsi que son inépuisable et heureuse curiosité intellectuelle.

La production romanesque de Maria Corti est loin de s'être déroulée avec autant de continuité que sa production scientifique, c'est pourquoi on a parlé chez elle de vocation tardive. Ses deux premiers romans, *L'ora di tutti*² et *Il ballo dei sapienti*³, datent respectivement de 1962 et 1966, alors que les trois suivants, *Voci dal Nord Est*⁴, *Il canto delle sirene* et *Cantare nel buio*⁵ ont été publiés en 1986, 1989 et 1991, soit après une interruption de vingt ans. Mais Maria Corti s'en défend. Dans une « auto-intervista » publiée récemment aux États-Unis⁶, elle affirme avoir toujours écrit. La preuve, le premier jet de son dernier livre, *Cantare nel buio*, remonte à 1947⁷. Mais publier, dit-elle, lui a toujours paru une entreprise traumatisante, par laquelle elle a pu mesurer la considérable difficulté du travail de l'écrivain. D'où une production lente et, comme nous le verrons, riche de toute la vie, de toute la carrière, et de tout l'amour enthousiaste et communicatif de l'étude qui est le propre de Maria Corti.

En effet, chercheur, professeur et écrivain sont étroitement liés chez elle. Bien souvent, les protagonistes de ses romans sont des figures déguisées d'elle-même, elle chercheur, elle enseignante, elle écrivain, elle lycéenne ou étudiante ; ses romans ont un aspect comparable à celui de ses travaux universitaires, et surtout ils sont animés du même souffle.

Essentielle, en effet, est la part autobiographique. Pour mieux la mesurer, il suffit de rappeler que Maria Corti est milanaise, d'origine suisse ; ayant très tôt perdu sa mère, elle effectua sa scolarité dans un collège de Milan, mais se rendait chaque été à Otranto où son père, ingénieur, dirigeait la construction des routes dans le Salento. Très tôt elle fut chargée de cours à l'Université de Pavie où elle est titulaire, depuis 1964, de la chaire d'Histoire de la langue italienne. Elle assure régulièrement des missions à l'étranger, parmi lesquelles nous

¹ Milano, Bompiani, 1989, 189 pages.

² Republié en 1991 chez Bompiani, 337 pages.

³ Milano, Mondadori, 1966, 300 pages.

⁴ Milano, Bompiani, 1986, 169 pages.

⁵ Milano, Bompiani, 1991, 156 pages.

⁶ In *Annali di italianistica : Women's voices in italian literature*, edited by Rebecca West and Dino S. Cervigni, University of North Carolina at Chapel Hill, 7, 1989, p. 423-429.

⁷ Il s'intitulait alors *Il treno della pazienza*, et concourut à un prix littéraire en 1949 (le prix Libera Stampa de Lugano).

relevons plusieurs séminaires au Danemark et en Suède, et un semestre en tant que « visiting professor » dans une université américaine.

Tous ces éléments, nous les retrouvons dans ses romans : *L'ora di tutti* et le premier des trois récits de *Il canto delle sirene* se situent à Otranto, *Il ballo dei sapienti* nous introduit dans les milieux scolaires et universitaires d'un lycée de Milan et de l'Université de Pavie. *Voci dal Nord Est* est un « taccuino americano », fruit du séjour aux États-Unis, et sa narratrice une universitaire italienne en mission (elle s'appelle Marta : Maria avec, inséré au milieu, le « t » de Corti !). Le deuxième récit de *Il canto delle sirene* se situe en Norvège et le troisième met en scène les tourments d'une jeune « associata » de « Storia delle letteratura italiana », milanaise, orpheline de mère, se réfugiant souvent dans la maison maternelle à la frontière suisse, et aux prises avec la tentation de faire « autre chose » que de la recherche médiévale, animée du désir de créer elle aussi. Il va de soi que les sirènes du titre sont prétexte à maintes considérations liées à ses activités de chercheur. Très différent de ton et de thème est le dernier, *Cantare nel buio*. Néanmoins, situé dans la campagne lombarde, il retrace la vie des premiers « pendolari », une atmosphère qui fut familière à la lombarde qu'est Maria Corti.

Aucun de ses ouvrages n'a l'aspect traditionnel que revêt d'ordinaire un roman. De même que les œuvres scientifiques de Maria Corti consistent généralement en une série d'essais regroupés autour d'un même thème, de même ses cinq romans regroupent les histoires parallèles de personnages dont les aventures à l'occasion peuvent se recouper, mais n'offrent pas le développement continu et unitaire auquel le roman traditionnel nous a habitués. Cette technique particulière est présente d'entrée avec le roman *L'ora di tutti*, un roman historique nouvelle manière où l'auteur fait parler des morts : cinq personnages ayant participé activement à la défense de la ville d'Otranto assiégée par les Turcs en 1480 y racontent l'un après l'autre leur histoire à la première personne, en cinq chapitres successifs. Dans *Il ballo dei sapienti*, la technique est plus complexe et nous assistons, à l'intérieur d'un même lieu, un lycée milanais, aux aventures parallèles d'un professeur, d'un élève et d'un jeune enseignant-chercheur. Pareillement, *Cantare nel buio* nous fait entrer dans la vie quotidienne de quelques personnages de la région de Brescia. Et *Voci dal Nord Est* nous offre, sous forme de dix chapitres distincts, une série d'observations des plus variées sur l'Amérique. Quant au roman *Il canto delle sirene*, il a une structure si originale, découpé comme il est en six morceaux dont trois servent de liant aux trois autres, qu'il mérite un développement à part.

Donc, à chaque fois un récit éclaté, mais qui a pour effet de présenter non pas un seul protagoniste mais un ensemble de protagonistes, qui forment comme un chœur à plusieurs voix où toutes les voix, absolument toutes, sont sympathiques.

Enfin, le point que nous jugeons le plus important est celui du lien évident qui unit l'universitaire savante, l'enseignante et la romancière. Si le dernier roman *Cantare nel buio*, est intéressant d'un point de vue sociologique mais ne déploie aucune érudition, tous les autres sont, à des degrés divers, marqués du sceau de l'érudite, mais de l'érudite sans prétention, sans une once de pédantisme. Les trois romans les plus nourris de l'expérience universitaire de leur auteur sont *Il ballo dei sapienti*, *Voci dal Nord Est* et *Il canto delle sirene*. Mais si *L'ora di tutti* demeure un roman limité aux données historiques essentielles, il témoigne de recherches documentées, même si elles ne sont pas étalées ; et il a été à son tour le point de départ d'autres travaux puisque, quelques années plus tard, Maria Corti publie un article sur la prise de la ville d'Otranto par les Turcs. Donc l'osmose entre recherche scientifique et création littéraire se fait dans les deux sens. Et toujours, avec la

délectation qui est le propre d'une âme aussi amoureuse des lieux et des âmes que des créations de l'esprit. Qu'on en juge par les premières pages du livre. *L'ora di tutti* s'ouvre sur une évocation à la fois admirative et pittoresque des femmes d'Otranto, puis de la ville, chargée d'histoire avec ses remparts, et nous conduit à l'intérieur de la cathédrale où, avec une intense émotion mêlée de respect, Maria Corti évoque la belle mosaïque qui orne le sol, composée avec amour par un moine basilien, et qui mène jusqu'à l'autel où reposent les vénérables reliques de quelques-uns des centaines d'Otrantini qui préférèrent mourir plutôt que de se soumettre. Suit la transcription d'une vieille chronique relative à ce fait mémorable. Puis Maria Corti invite le touriste en puissance qu'est le lecteur à ouvrir son âme et son cœur à l'âme de cette « vecchia terra d'Otranto », et à écouter, en humble communion avec eux, les voix simples et chaudes de ces morts qui, gens du peuple ou officiers (c'est le sens du titre), ont tous vécu « leur heure », celle où ils ont pu donner la preuve de ce qu'ils valaient.

Dans cet effacement de l'auteur savant derrière des personnages humbles au langage simple résident à la fois l'humilité et l'humanité de celle qui n'écrit jamais en se plaçant au premier rang et les qualités pédagogiques du professeur qui sait faire passer un enseignement en transposant par-delà les siècles tout ce qu'il est possible de chaleur humaine.

Parlant de Maria Corti, le terme de chaleur humaine est tout à fait approprié. Comment ne pas se sentir très proche de personnages créés par soi et ne pas les aimer quand on aime comme elle les aime les personnages qu'on étudie ? Il suffit de se plonger dans des études érudites comme le sont celles sur Cavalcanti et sur Dante pour en avoir la mesure. Bien des fois on a le sentiment d'une véritable identification, notamment, à titre d'exemple, dans maintes pages de *Dante a un nuovo crocevia* ou de *La felicità mentale*. Elle parvient à « faire passer » chez un lecteur senti comme un ami de subtiles études de termes, et cela dans un langage certes technique, mais qui n'a rien de sibyllin. Pour employer à notre tour une métaphore qui lui est chère, nous dirons qu'elle nage avec délectation et amour dans ces eaux a priori si lointaines et si âpres, et, véritable prouesse, fait éprouver le même plaisir au lecteur.

Et c'est ainsi qu'avec *Voci dal Nord Est*, en se départant de son autorité de respectable professeur en mission et en s'effaçant sous la sympathique figure de la jeune Marta, elle réussit l'exploit de nous captiver par un livre qui n'a rien d'un compte rendu de voyage. Semant son texte de citations et de souvenirs littéraires qui sont en elle si naturels, si « connaturati » qu'ils ne détonnent jamais et à aucun moment ne font figure d'étalage pédant, elle nous conduit dans les espaces les plus communs ou les plus secrets de l'Amérique d'aujourd'hui et d'hier, depuis les baleiniers des siècles passés à l'habitude saugrenue de consommer un plateau-repas en voiture en regardant passer les autos, depuis l'évocation émue d'Emily Dickinson à la peinture des milieux étudiants de là-bas, depuis l'agression nocturne dont elle est victime jusqu'au cabinet dentaire où on lui raccommode les gencives en passant par la recherche – désespérée – dans les poubelles de la ville, de l'unique texte de la conférence qu'elle devait donner et qui est demeuré dans le sac que son agresseur lui a arraché.

Si dans *Voci dal Nord Est* l'auteur n'est représenté que par Marta, dans *Il ballo dei sapienti* ses porte-parole étaient disséminés parmi tous les intervenants ou presque de ce roman « plurichoral ». Avec *Il ballo dei sapienti* – le titre ironique d'ailleurs le laisse prévoir – Maria Corti règle ses comptes avec le système scolaire et universitaire italien, qu'elle

contemple d'un œil tantôt compatissant tantôt féroce critique ; Tous les échantillons de l'espèce y sont représentés :

– Le sympathique chœur des élèves, contraints de se soumettre à l'ingestion d'une quantité de connaissances stériles qui aujourd'hui (trente ans après) nous font sourire (par exemple : de quoi exactement sont morts les grands et moins grands hommes de la littérature italienne, les mille infimes détails de l'histoire antique...). Dans cette masse colorée se détachent les deux extrêmes : Mattei, le brillant élève, et son ami et contraire, le brave Foschina, qui sait tout sur les motos et les moteurs mais n'arrive pas à retenir les verbes irréguliers de la langue grecque.

– Les différentes espèces de professeurs, pittoresquement décrits et, parmi eux, le bon enseignant, le professeur Lanfranchi, amoureux de son métier et aimé de ses élèves.

– Enfin, grâce à Berretta, le passionné de recherches et aspirant universitaire, nous pénétrons dans les déprimants méandres de la carrière doctorale dont Maria Corti nous brosse un sordide tableau. Par d'acérées caricatures des vieux piliers de la Faculté, obtus, prétentieux, sclérosés, du système de clientélisme « lèche-bottes » et de la propagande personnelle qui régissent l'admission des nouveaux collègues, des colloques où l'on passe d'une communication à une autre dans le but principal d'être remarqué par quelque « grand », Maria Corti de toute évidence se venge d'une institution alors désuète dans laquelle elle dut avoir du mal à s'intégrer. Certaines pages sont d'une extraordinaire virtuosité, mais témoignent d'une évidente amertume et d'un notable pessimisme quant à un éventuel changement. Sarcastiquement elle laisse entendre que ce n'est pas la qualité qui compte mais l'ancienneté et le copinage avec tel ou tel grand maître. Le résultat est que le malheureux Berretta, le meilleur candidat, n'est pas retenu car, trop naïf et trop humble, il n'a voulu compter que sur ses compétences et sur l'honnêteté du jury, non sur les alliances et les appuis qu'il aurait pu se procurer en « se débrouillant » un peu mieux.

À travers les mésaventures de chacun de ces personnages, c'est Maria Corti qui se réincarne, et le simple choix de leur nom est un clin d'œil au lecteur. D'une part elle se dédouble entre le bon professeur Lanfranchi, pédagogue et chaleureux, et Beretta, l'aspirant universitaire brillant mais timide ; et la touche de féminité qui leur manque forcément, c'est l'épouse de Beretta qui la donne, son nom de « Berta Franchi » étant de toute évidence un habile trait d'union entre « Beretta » et « Lanfranchi ». Quant au brillant élève Mattei qui, curieux de tout et passionné de littérature, connaît et aime les poésies de Montale et déplore que les programmes farcissent les élèves de vers de Métastase, c'est encore une figure de la jeune étudiante qu'elle fut, et qui se trouva mal accueillie à ses débuts dans la carrière car, comme Beretta, elle prétendait introduire une discipline nouvelle, d'office peu considérée au sein de l'enseignement désuet alors en vigueur.

Bien que ces lieux, surtout le lycée, soient pourtant caressés par le souvenir, Maria Corti laisse entendre qu'ils ne sont pas les mieux adaptés au développement de la curiosité intellectuelle et peuvent difficilement donner le goût spontané de l'étude. En fait seules quelques personnes possèdent, inné en elles, le goût du savoir et de la découverte, un goût positif et enivrant, même si hélas il mène souvent les êtres d'exception à leur perte. Ce thème, si cher à Maria Corti, et au centre de tous ses travaux sur Dante et Cavalcanti, elle le traite sous une forme mi-narrative mi-essayiste dans ce roman clé de toute sa production et d'elle-même qu'est *Il canto delle sirene*.

Il canto delle sirene est certainement l'ouvrage le plus représentatif de l'écrivain chercheur qu'est Maria Corti. De structure très particulière, il se compose de trois récits distincts, illustrant le thème de la fascination et des dangers de la séduction intellectuelle ;

ce fil conducteur est à son tour développé de façon plus « cérébrale » au moyen de trois séries de dialogues entre trois sirènes, placés au début, au milieu et à la fin du livre.

Ce que Maria Corti veut montrer, à travers le déroulement des dialogues entre les sirènes, c'est la permanence, depuis la plus haute Antiquité, de la séduction intellectuelle, et les dangers qu'elle représente⁸. D'où, sous une apparente ironie « décontractée », un certain pessimisme latent. Le premier chapitre est placé sous l'égide d'une phrase du *De finibus* de Cicéron, où il est dit que les sirènes n'attiraient pas les marins par la douceur de leur chant, « ma perché affermavano di conoscere molte cose, in tale modo che gli uomini, per desiderio di sapere, sbattevano contro le loro rocce [...] ». Puis nous découvrons les différents visages qu'ont revêtus les sirènes, des origines à nos jours, depuis les femmes-oiseaux dont parle Ovide dans les *Métamorphoses* jusqu'aux figures de la pensée qu'elles sont aujourd'hui. Au fil des dialogues, nous voyons les trois sirènes se métamorphoser ou évoquer les vicissitudes de leur transformation. D'abord oiseaux à tête de femme, elles retrouvent progressivement des seins et un ventre. Vers le VII^e siècle s'opère leur transmutation d'oiseaux en poissons : elles ont d'abord des ailes et une queue, puis seulement une queue et de longs cheveux. Cette queue unique se dédouble, jusqu'au jour où la métamorphose s'achève, et elles redeviennent les femmes qu'elles furent jadis. Détentrices de la science suprême au départ (compensation de leur métamorphose en monstres), à mesure que leur corps revêt une forme féminine, elles se doublent d'une signification érotique. Mais nous sommes alors en des temps barbares, où la séduction intellectuelle ne fonctionne plus comme avant. Avec l'âge de la Renaissance, les voilà de nouveaux symboles de la connaissance et de la curiosité mentale : certains imprimeurs les font figurer sur leurs sceaux, et leur double queue réunie au-dessus de leur tête fait d'elles les symboles de la perfection.

Les premières victimes des sirènes furent des navigateurs audacieux, toujours insatisfaits et avides de terres inconnues, et parmi eux Ulysse. Car pour Maria Corti, Ulysse a bel et bien été victime des sirènes ! Homère raconte que son héros, lié au mât de son navire, put entendre le chant des sirènes et qu'il n'y succomba pas. Oui, suggère Maria Corti, mais à court terme. Car Ulysse a bien reçu leur message. Elles ont inoculé en lui le poison du désir de savoir. D'où ensuite le « folle volo » au-delà des Colonnes d'Hercule, entreprise qui lui fut fatale, comme l'imagine Dante dans le célèbre chant XXVI de *l'Enfer*.

Plus tard les termes de mer, d'océan et de navigateur prirent une signification métaphorique, la mer représentant l'inconnu dangereux, et le navigateur l'homme inquiet, en quête de quoi ? il ne le sait pas lui-même, mais toujours insatisfait et vaguement conscient d'être happé par une sorte de gouffre. Les sirènes aujourd'hui continuent à s'infiltrer dans l'esprit des hommes, à les conduire toujours plus loin, bientôt à leur perte peut-être. À l'heure où la population a pris une ampleur telle, et où les découvertes de la science ont agrandi à tel point les limites de l'univers que l'homme, dans son individualité, est devenu un être insignifiant, vers où allons-nous ? Vers le grand naufrage, annoncent les sirènes dans les dernières pages du livre. Car l'homme, à force de vouloir savoir davantage, va, sans y prendre garde, détruire l'univers. Le livre se termine sur la danse des sirènes avant la grande explosion que l'évolution de la science atomique ne manquera pas de causer. Et alors, avec la Terre, avec les hommes, elles disparaîtront.

⁸ Si en divers pays, en l'occurrence la France, au nom de sirène se rattachent plutôt des connotations érotiques, dans l'Antiquité, au Moyen Âge, et aujourd'hui encore en Italie, dans le sillage du texte précis de *l'Odyssée* d'Homère, la sirène promet aux marins la science, la connaissance qui donne le bonheur parfait, non point des plaisirs sensuels.

Mais à l'intérieur de ce vertigineux et angoissant destin collectif, il y a les fatales destinées individuelles de chacun. C'est pourquoi Maria Corti illustre le thème des dangers de la séduction intellectuelle au moyen de trois récits se déroulant à trois époques différentes, dont les protagonistes sont trois personnages au-dessus du *vulgum pecus*, représentant trois branches du savoir créateur de l'humanité : un jeune peintre, un jeune musicien et une jeune universitaire.

Le jeune peintre Basilio, établi à Otranto, joint à son amour de la peinture celui des promenades en barque. Nouvel Ulysse du pinceau, il s'écarte vite de l'art traditionnel pour une manière nouvelle, et se fixe un idéal alliant à la fois beauté et connaissance. Il a, lors de ses promenades quotidiennes en barque, vaguement entendu plusieurs fois les sirènes, à la suite de quoi il est devenu toujours plus insatisfait, assoiffé d'un idéal qui lui donne le vertige. Et nous le voyons, pénétré de ses recherches et fasciné par elles, aller peu à peu à sa propre perte, qui s'effectuera dans un naufrage symbolique très proche de celui de l'Ulysse de Dante. Les trois étapes essentielles de son chemin vers l'anéantissement, ce sont d'abord deux créations dictées par l'inspiration qui chante en lui, puis une découverte qui lui sera fatale.

La première création, non justifiée par une commande, est l'image d'Ulysse écoutant les sirènes, qu'il peint sur un coffre. Car Basilio est fasciné par ce personnage, qu'il définit « la curiosità di conoscere fatta persona ». Or, sans en avoir conscience, en peignant cet épisode il peint l'allégorie de sa propre destinée. Sa deuxième œuvre « fatale » est une commande du monastère byzantin de San Nicola in Casole, qui lui demande de restaurer les peintures de l'ancienne crypte. De lui-même, à la place d'une fresque endommagée, Basilio décide de peindre non pas la Vierge en majesté qui y figurait au départ, mais une image de sainte Sophie sous les traits de l'Aghia Sofia de la tradition byzantine : après Ulysse, symbole païen de la connaissance, l'Aghia Sofia, symbole chrétien de la connaissance. Cette Aghia Sofia, cette connaissance parfaite qui doit, selon philosophes et théologiens, procurer la « makaria », la félicité parfaite, cette Sofia que Basilio, conformément à l'iconographie traditionnelle, représente sous les traits d'une splendide reine couronnée, procure au jeune artiste une suprême félicité. Fasciné par la beauté qu'il a lui-même créée, et pour laquelle il éprouve une véritable adoration, il continue dans cette voie, vaguement conscient pourtant de se diriger dans des eaux interdites. « Qualche volta a uno capita di andare oltre il punto a cui la sua mente può arrivare », reconnaît-il⁹. Un beau jour, au cours d'une de ses promenades quotidiennes en barque, il fait une extraordinaire découverte : une grotte préhistorique admirablement décorée dont l'orifice affleure à peine à la surface de l'eau. Cette découverte le fascine, lui procure « una sorta di rapimento intellettuale ». Il veut d'abord la garder pour lui, afin de l'étudier. Aussi retourne-t-il dès le lendemain à la grotte. Hélas, ce jour-là, le temps n'était pas à la promenade : les pêcheurs l'avaient averti mais l'appel des sirènes a été plus fort. Il a longuement contemplé la grotte, mais n'a jamais pu regagner le rivage, la mer déchaînée l'a englouti, engloutissant avec lui le secret de cette grotte merveilleuse, qui ne sera découverte qu'un demi-millénaire plus tard, « nell'ultimo ventennio del Novecento », nous dit l'auteur¹⁰.

La brève synthèse qui vient d'être donnée de cette histoire appelle à renouveler les considérations déjà amorcées sur le lien très étroit qui unit Maria Corti écrivain à Maria Corti chercheur. L'élan qui pousse Basilio vers une connaissance qu'il ignore, sa fascination devant Ulysse écoutant les sirènes, et surtout son adoration de la Aghia Sofia que lui-même a voulu

⁹ Page 73.

¹⁰ Page 94.

peindre avec tant de flamme et d'amour, tout cela nous renvoie à l'ouvrage passionnant d'érudition et d'enthousiasme qu'est *La felicità mentale*. Cette « felicità mentale » que Maria Corti désigne comme le but suprême recherché par les philosophes païens et chrétiens, elle la fait rechercher par Basilio qui va au-delà des possibilités permises, tout comme l'Ulysse de Dante auquel il est assimilé par son naufrage final¹¹.

Le deuxième récit, sur lequel nous passerons rapidement, nous transporte dans les fjords de Norvège, au sein d'un village de pêcheurs près duquel l'une des trois sirènes, bloquée par la glace, a échoué. Elle a un corps de femme et, se transformant en figure de rêve, elle se glisse pour les mois d'hiver dans la vie d'un jeune pêcheur dont le passe-temps préféré est de jouer de la flûte. Le poussant au plus profond de ses retranchements durant les longues soirées où ils conversent ensemble, elle fait ressortir en lui l'amour de la musique, et lui répète qu'au-delà des montagnes qui cernent son village, il y a d'autres pays où il pourra étudier son art. Quand la sirène aura disparu, à la fonte des glaces, il partira, franchira donc les limites de son village, étudiera la musique, deviendra un musicien célèbre, puis un jour, dit-on, disparaîtra en mer, le bateau qu'il avait pris ayant fait naufrage.

Avec le troisième récit, nous quittons les pêcheurs et la mer pour retrouver le milieu universitaire cher à l'auteur. Celestina, la protagonista, jeune « associata » de vingt-neuf ans, est l'image actualisée de Maria Corti, tiraillée entre une vocation à dépouiller des textes oubliés du Moyen Âge et de la Renaissance et le désir de faire « autre chose », de créer à son tour. Elle reproduit en somme la situation qui dut être il y a trente ans celle de l'auteur, à la veille de son premier roman. C'est la sirène de la création littéraire qui souffle en elle et qui l'ébranle, semant le doute dans son esprit. La voilà assaillie par la crainte d'avoir suivi une vocation qu'elle qualifie avec angoisse de « cimenteriale », la peur « d'esser riuscita in una bella cosa inutile¹² ». Et cette voix semble l'attirer dans une direction dangereuse, car d'une part elle ne parvient plus à poursuivre ses recherches, presque résignée à ce qu'elle appelle un suicide intellectuel, et, d'autre part, la voix inconnue lui suggère de belles idées qu'elle ne parvient pas à transcrire.

Cette dissension qu'elle sent en elle, elle la résoudra à l'issue d'une retraite dans le village montagnard de son enfance, et grâce à la fréquentation de son ami Marco, collègue de physique à l'Université. Par sa logique et son solide sens du réel, le jeune physicien l'aide à sortir du brouillard du doute, la conforte dans ses capacités de chercheur et la soutient dans ses premières velléités d'écrivain. Le récit s'achève sur une note assez optimiste : la décision de tenter l'aventure de la création littéraire, qui orientera vers l'avenir le travail cérébral de Celestina et compensera le côté « cimenteriale » de son activité de chercheur.

Une note optimiste, certes, mais mitigée par l'incertitude que recèle l'avenir. Celestina alias Maria Corti réussira-t-elle ou fera-t-elle naufrage à plus ou moins long terme, comme l'ont fait avant elle le peintre Basilio et le pêcheur flûtiste ? La réussite qui jusque-là semble être celle de Maria Corti dans le domaine narratif pourrait faire pencher pour la première alternative. À moins qu'elle ne nous fasse comprendre qu'à partir de cette date elle va changer de genre, et laisser le roman pétri d'échos universitaires pour un autre type d'écriture, entièrement dégagée des entraves cérébrales. *Cantare nel buio*, publié deux ans après, est d'une tonalité si différente qu'il pourrait bien nous le laisser supposer.

¹¹ Pour Maria Corti, l'Ulysse du chant XXVI de *l'Enfer* représente « gli aristotelici radicali », les acharnés de la connaissance qui, contrevenant à l'orthodoxie, séparaient connaissance philosophique laïque et théologie (cf. *Dante a un nuovo crocevia*, cit.). Dante se laissa séduire un temps par l'aristotélisme radical avant de se replier vers le thomisme. Cavalcanti par contre y resta fidèle, comme le démontre l'auteur dans *La felicità mentale*.

¹² Page 141.

Une deuxième note optimiste semble donnée par un futur mariage avec Marco qui infléchira dans une autre direction, positive et concrète, la vie privée de Celestina, car la logique mathématique du jeune physicien devrait équilibrer le doute qui de temps en temps menace de l'engloutir. Mais ce jeune professeur, logique et sportif, est-il aussi solide et rassurant qu'il paraît ? N'appartient-il pas à la lignée des savants qui, un jour ou l'autre, enivrés par des découvertes qu'ils ne parviendront plus à maîtriser, seront les fauteurs de la destruction du monde ?

Néanmoins, tout en nous communiquant et en nous faisant partager les doutes et le pessimisme dont elle est parfois envahie, combien Maria Corti est proche de nous, et comme elle sait bien traduire les regrets qui sont probablement ceux de nous tous, doctes universitaires ! Quand par exemple Celestina, son double, faisant le bilan de sa jeunesse studieuse, a conscience d'avoir « *abbondato nel superfluo senza cercare il necessario* » et se sent « *encombrée* » par « *tutto quello che lei non ha fatto* ». « *Ci sono libri meravigliosi che anni prima avrebbe dovuto leggere, e, dedita alle ricerche scientifiche non lo ha fatto ; ci sono uomini grandi che è un vero peccato non aver frequentato da vivi, e non lo ha fatto*¹³ ». Et tout cela pour une connaissance qui n'est peut-être qu'illusoire. Comment connaître des hommes, leur pensée, une époque aussi lointaine que le Moyen Âge, à travers les seuls ouvrages qui nous en sont restés ? Ce serait, pense amèrement Celestina, comme prétendre connaître l'Égypte à travers l'*Aida*. Mais en revanche quel plaisir de traverser les siècles et de se plonger dans des livres oubliés destinés aux seuls initiés, ces livres qui sont là, sur les rayonnages de la salle réservée de la Bibliothèque, « *a portata di mano con seduzioni e veleni*¹⁴ »... Comme Maria Corti sait bien nous communiquer l'exaltation qui est la sienne, la merveilleuse joie intellectuelle, la « *felicità mentale* » qu'elle éprouve à travailler dans cette salle silencieuse où semble régner la pure et lumineuse atmosphère de l'esprit ! Les termes employés sont si admirables, et chargés d'une affection si communicative qu'ils méritent absolument qu'on en cite quelques fragments¹⁵ :

In sala riservata la gente camminava in punta di piedi o sedeva come se fosse cresciuta con la sala stessa [...]. Tutto attorno collane alle pareti, rilegate in pelle e oro, luminose, come sfere angeliche ; persino il Dizionario delle Tre Calabrie di Rohlf splendeva di luce propria, veniva dal sogno lontano di un sanguigno linguista tedesco. Segni verbali, lettere dell'alfabeto congiunte a significare danzavano in un pulviscolo dorato che attraversava l'aria silenziosa provenendo dai riflessi di luce del finestrone della sala riservata. Felicità di un collegamento nuovo, una sorta di estasi [...]. Nascevano sotto le lampade verdi messaggi destinati a qualche migliaio di persone sparse nel mondo, non di più.

Concetti e idee ondeggiavano senza fine da un libro all'altro, da un incunabolo a una cinquecentina a una stampa del Settecento : un gran movimento nell'immobilità della sala riservata [...]¹⁶.

¹³ Page 178.

¹⁴ On pense à la fabuleuse bibliothèque de *Il nome della rosa*.

¹⁵ Déjà, dans *Il ballo dei sapienti*, figure une belle évocation de la salle réservée : l'auteur nous fait suivre le professeur Lanfranchi – qui est donc bien un double masculin et plus âgé d'elle-même – dans ses consultations de « *cinquecentine* » nourries de dissertations sur la langue que parlaient Adam et Ève ou sur la symbolique des nombres.

¹⁶ Pages 140-141.

Cette dernière phrase, où la mer et les vagues qui avaient englouti le peintre Basilio et le pêcheur musicien de Norvège se retrouvent au niveau métaphorique, nous permet de renouer avec le mythe des sirènes. Si les sirènes de la légende attiraient les navigateurs et les engloutissaient dans les flots, Maria Corti, elle, navigue dans l’océan des écritures et sillonne les ondes des mots, au risque de s’y perdre. Son naufrage à elle sera, s’il advient, un naufrage dans les abysses des textes et des phrases. Parlant de Celestina, son homologue, elle écrit que « la lingua, lei se la configurava anche una sorta d’oceano, dove significati e significanti si muovono come onde¹⁷ ». Aussi convient-il de souligner à quel point la métaphore de la mer et du voyage est constante chez elle. On la trouve partout, dans son œuvre romanesque comme dans son œuvre scientifique, au fil des pages comme dans les titres. Il faut dire – Maria Corti le déclare elle-même dans l’« autointervista » à laquelle il a été fait allusion plus haut – que le mythe d’Ulysse est très présent chez elle, un Ulysse qui est un mélange de celui d’Homère et de celui de Dante. Elle voyage sur la mer des Écritures¹⁸, elle suit les hommes qu’elle étudie dans le voyage qu’eux-mêmes ont effectué en leur temps. Des titres comme *Dante a un nuovo crocevia* ou *Il viaggio testuale* traduisent bien l’image du cheminement ou de la navigation.

Un voyage qui n’est pas sans écueils ni incertitudes... Est-on sûr de ce que l’on découvre ? Comment rejoindre, par le seul biais du voyage à travers les textes, des hommes qui ont vécu, pensé et souffert il y a plusieurs siècles ? Observons Celestina dans la salle réservée de sa chère Bibliothèque : « Ed ecco lei starsene lì ore ed ore sotto la lampada verde ad inseguire le prove date da quegli uomini lontanissimi, pensieri che la sfioravano con un bagliore da cui si intravedeva qualcosa di sfuggente¹⁹ ». La création littéraire donnera peut-être davantage de certitudes. Mais le problème de la création littéraire implique à la fois écrivain et public. Un auteur qui, en dépit de son talent, ne parvient pas à connaître le succès ne connaît-il pas le naufrage ? Certes, Maria Corti n’a, dans ce domaine, rien à craindre. Les prix qui ont salué la sortie de ses romans²⁰ et la nouvelle édition dont *L’ora di tutti* vient d’être l’objet peuvent nous rassurer. Néanmoins, si des romans comme *L’ora di tutti* ou *Cantare nel buio* peuvent passionner tout type de public, il n’en est pas de même certainement des trois autres. Si tous les universitaires et enseignants convaincus peuvent s’enthousiasmer pour un ouvrage comme *Il canto delle sirene*, se glisser aisément dans la peau des protagonistes de *Il ballo dei sapienti*, ou s’identifier à la jeune Marta de *Voci dal Nord Est*, il est à craindre que ce genre d’ouvrage laisse indifférents une large couche de lecteurs qui n’auront pas vécu eux-mêmes ces aventures intellectuelles. Si à présent Maria Corti, suivant la décision de son double Celestina, se lance dans une création détachée de toute intellectualité, comme en témoigne le roman suivant, *Cantare nel buio*, ce sera tant mieux pour elle, mais tant pis pour nous. Nous nous contenterons de suivre ses personnages dans leur recherche de « felicità » naturelle. Quant à l’autre, eh bien il nous restera toujours les pages, vibrantes de conviction et d’émotion, d’ouvrages tels que *La felicità mentale*, et tant d’autres travaux et articles dont elle continuera à nous régaler²¹, fidèle à elle-même et au pavillon sous lequel avec foi (semble-t-il) elle navigue.

¹⁷ Page 167.

¹⁸ Un chapitre de *Il canto delle sirene* s’intitule d’ailleurs « Nel mare delle scritture perdute ».

¹⁹ Page 141.

²⁰ *L’ora di tutti*, premio Crotone ; *Il ballo dei sapienti*, premio Soroptimist ; *Voci dal Nord Est*, premio Caserta ; *Il canto delle sirene*, premio Flaiano.

²¹ Ne nous offre-t-elle pas, comme Dante, un « convivio » ?